

Chronique d'un embusqué. Troisième temps

Robert Lalonde

Number 794, January–February 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87186ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, R. (2018). Chronique d'un embusqué. Troisième temps. *Relations*, (794), 50–50.



Robert Lalonde

Chronique d'un embusqué

Troisième temps

Le chaud pêle-mêle encore de l'entre-deux saisons, le vent résolu du Sud, encore un matin confisqué au gel qui a renoncé à son habituelle ponctualité. Le ciel se languit, ses nuées d'étain lacérées de longues lames d'azur encore. Avec une clémence d'ange, le vent reste brise, ne nous laissant en guise de danger que le seul péril des évocations. Nous allons au bois trois fois par jour voir octobre minutieusement progresser, ramassons des branches mortes pour nos feux de poêle à venir, chantonnant à mi-voix, chacun pour soi, un air sans air que couvre le ronron du moteur. À gauche, le miroir terni d'une flaque, à droite l'échine moussue d'un rocher millénaire, au-dessus de nous les grandes époussailles des oies en commencement d'exil. Par-ci par-là, un vieux chagrin, des larmes infantiles nous serrent la gorge. Nous vieillissons trop vite dans ce temps qui partout rajeunit, montrons trop de cicatrices, composons maladroitement avec l'inadvenu, le mal advenu, la vraie vie injoignable. Et puis la bête mortification s'escamote devant le grand chêne qui, seul au beau milieu du champ de mil, courageusement s'arc-boute pour faire face à l'hiver. Il fera le mort, nous ferons pareil, tâchant comme lui d'éviter de gémir et de nous lamenter, nous qui nous tourmentons inutilement du méchant calcul des années, de la cruelle brièveté de l'aventure de vivre. C'est une chose de vouloir se frayer un passage, une autre de vouloir s'attaquer à la paroi. Ce qui est fatal est simple et pourtant je ne sais toujours pas m'incliner sans fléchir. C'est que l'écrasante inertie dans le furieux mouvement du monde me navre. J'ai tort, bien sûr. J'attends trop de la vie, dédaigneuse de mon avidité et les mots sont rétifs à corriger mon empressement de saute-ruisseau, à ralentir cette course de vitesse que m'impose l'accélération des humains.

Tiens, mon chasseur fait feu, quelque part derrière les arbres en fusion. Un chevreuil peut-être achève sa vie, perd son sang sans se plaindre, tandis que j'ergote et spécule et me désole. Tout à l'heure, revenu à la maison, je mettrai de la musique, la troisième variation Goldberg, celle dont les arpèges continuent de vibrer longtemps après que les mains de Gould ont lâché le clavier. Et je tenterai de tisser des phrases qui tenteront de dire que, l'explication supposée n'existant nulle part, il faut simplement continuer d'être, interdit au contact du réel changeant, dans un avenir raccourci.

* * *

Vent fou, les feuillages en chamaille, le ciel d'un gris pommelé. À distance respectueuse, je suis la chatte pour tenter de trouver ses petits. Elle me devine et m'égare exprès. D'abord, elle entre dans la grange par une faille entre deux planches. Dans la demi-clarté, je la perds. Je me poste derrière une poutre et attends, retenant mon souffle. Au-dessus de ma tête, notre attirail de pêche, emberlificoté de fils d'araignée, les cannes déboutées, leurs moulinets chamarrés de rouille. Quand donc sommes-nous allés pêcher pour la dernière fois ? Il y a trop longtemps, une éternité, il me semble. Par la porte qui ne ferme plus d'un cabanon, j'avise nos sacs de golf enfarinés de bran de scie, nos deux raquettes de tennis qui pendent misérablement, tête en bas. Un miaulement en sourdine. Je baisse la tête : la chatte est allongée sur une poche de je ne sais plus quoi et se lèche amoureusement le pataclan. Elle attend, elle aussi. Nous patientons de concert, chacun dans ses jongleries. Je pose mes mains en cornet contre mes oreilles : pas la moindre criailerie, pas le moindre appel de chatons. Soudain la chatte se lève, s'étire langoureusement et saute sur un tas de planches. Je ferme les

yeux. Une bourrasque de vent froid coule de l'étroite fenêtre aux carreaux brisés que depuis des lustres nous nous promettons de remplacer. Quand j'ouvre à nouveau les yeux, la chatte n'est évidemment visible nulle part. J'en suis quitte pour constater le grand ménage qu'il y aurait à faire ici-dedans et que je n'ai toujours pas, ce matin encore, le courage d'entreprendre. Il y a des jours, comme ça, où tout nous semble au-dessus de nos forces et où l'on se dit lâchement que, puisque ça a attendu longtemps, ça peut attendre encore. Mais je reste là, le front contre la poutre qui fleurit la fougère brûlée et l'huile à moteur, à ruminer de vieilles affaires insolubles. Quand je reviens au jour, il pleut comme vache qui pisse. Alors je lance au torrent froid de l'averse cette exclamation espiègle de Flannery O'Connor :

– *J'ai une cervelle du genre moulinette, rien de ce qui en sort ne ressemble à ce qui y entre.*

* * *

Je fais du feu dans le poêle, monte à ma table où m'attend Stendhal. Au hasard je lis : « *Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique ?* »

La chienne baye aux corneilles, la chatte se lèche la patte, je lis et m'enchanté du rideau de perles de l'averse et des mots stupéfiants du maître.

« *Permettez-moi un mot sale : je ne veux pas branler l'âme du lecteur. Mais je ne veux pas non plus plaire à ces peureux hantés par l'oisiveté... L'embarras de la langue seul me fait bredouiller.* »

Je prononce cette dernière maxime tout haut, qui fait sursauter la chatte, s'ébrouer la chienne et s'arrêter la pluie. Allons à présent essayer et rentrer les meubles du jardin. ☺